

C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien, les paroles que je vous dis sont esprit et vie.

(Saint-Jean, v. 63.)

Dors en paix, ma Pologne (lisez humanité), car ce qu'ils appellent ta tombe, moi je dis que c'est ton berceau.

(F. Lamennais.)

Périssent nos mémoires; mais que l'humanité soit sauvée.

LA MONTAGNE

DU PEUPLE FRATERNEL ET ORGANISATEUR,

TRIBUNE DES VÉRITABLES REPRÉSENTANTS DE LA FRANCE.

Qu'a été le Peuple? ... Rien! Que doit-il être? Tout!

Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est le plus sacré des devoirs. (Robespierre, 1793.)

Les Républicains vaudront tout leur prix, quand ils auront détrôné l'oppression, l'égoïsme et la cupidité pour y substituer la liberté, l'égalité et la fraternité-pratique, qui élèvent l'homme vers Dieu. (Unité.)

Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. (Évangile.)

FONDATEURS-DIRECTEURS.

A. P. LEGALLOIS, éditeur de l'Évangile du Peuple, de la Bible de la Liberté de l'Union ouvrière, fondateur du Représentant du Peuple, du Club de la Montagne, de l'Organisation fraternelle du travail, secrétaire des Jacobins, électeur et garde national.

BUREAU, RUE AUMAIRE, 19 BIS.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

UN AN..... 5 fr.
SIX MOIS..... 3
TROIS MOIS..... 2

Pour les Départements, les frais de poste en plus.

RÉDACTEURS.

GEORGES SAND.
PROUDHON.
LAMENNAIS.
BOUGEART (Alf.).
ESQUIROS (Alph.).
CONSTANT HILBEY.

MEYER L'AMI DES OUVRIERS.
A. BERTHET.
AGATHON BOUGIELIS, d'Athènes.
PIERRE LEROUX.
L. COLLET.
JEAN JOURNET.

LA MONTAGNE,

TRIBUNE DE LA FRATERNITÉ-PRACTIQUE.

De ce que l'on croit que la fraternité n'est que de précepte, s'ensuit-il qu'on puisse nier l'efficacité, l'excellence et la sainteté? Loin de nous cette pensée que démentirait notre titre, et qui imprimerait à nos actes un caractère de rigidité logique repoussant pour toutes les âmes aimantes, natures privilégiées qui vivent des sacrifices comme d'autres vivent d'égoïsme!... Quoi de plus beau? quel sentiment plus noble et plus élevé peut venir rivaliser celui de la fraternité? Quel homme ne se sent pas ému intérieurement à l'énoncé des grands principes d'amour et de charité si simplement professés par le Christ, notre maître à tous en fait de socialisme? Qui peut nier son sublime dévouement en faveur des misères humaines? Et pourtant des hommes ont pendant des siècles assujéti leurs semblables aux plus rudes corvées, aux plus avilissant esclavage, les entretenant dans la superstition et dans l'obscurantisme, comme si chaque homme n'était pas l'œuvre de Dieu, comme si tous nous n'étions pas jetés sur la terre avec les mêmes besoins et soumis aux mêmes lois.

Ces hommes, flétris par leurs mauvais penchants, ont trop longtemps entretenu dans la société les vices qui l'eussent corrompue complètement, si par intervalle quelques âmes d'élite, sorties du borbier fangeux, n'étaient venues paralyser les efforts de ces natures perverses, réchauffer et entretenir dans le cœur de leurs frères le feu sacré de l'intelligence et préparer l'heure de la rédemption.

Malgré les persécutions sans nombre qu'à travers dix-huit siècles ont tour à tour supportées les véritables disciples du premier des républicains, du Christ, ses doctrines à lui, celles qu'il a lui-même prêchées, et qui toutes sont empreintes du sentiment de la plus pure fraternité et du dévouement le plus sublime à l'humanité, ont été recueillies une à une par des hommes que sa parole avait touchés, paroles qu'ils léguèrent aux générations suivantes, intactes de tous les travestissements des écrivains, comme une arche sainte autour de laquelle devaient se rallier un jour tous les hommes.

L'heure de la rédemption sonna au 23 février. Le peuple en masse se souleva contre les abus d'une royauté qui depuis longtemps n'en avait plus même le prestige, broya dans sa large main tous ses hochets, et sur le fait de ses débris proclama une ère nouvelle, une ère régénératrice exprimée par le mot République. Ce jour fut la réalisation des prédications du Christ, la bannière sous laquelle vinrent se ranger spontanément tous les hommes au cœur généreux, à la pensée large, à l'esprit intelligent, tous les hommes, en un mot, pénétrés du sentiment de

l'humanité et jaloux d'effacer les pages iniques du passé par un avenir de joie et de bonheur pour tous.

A la vérité, quelques-uns froissés par la chute de leurs espérances ou par la crainte du retour à un passé désormais impossible, cherchèrent à entraver, à embarrasser le nouvel ordre de choses; mais leurs efforts seront impuissants devant la volonté du peuple, devant la régénération sociale. Eux aussi un jour se régénéreront, ne pouvant seuls entre tous rester mauvais. et rendre le mal pour le bien!...

Rendre le bien pour le mal, prêcher la fraternité pratique et l'égalité réelle entre tous les hommes, empêcher qu'ainsi que cela a été jusqu'à présent, ces mots sublimes ne soient encore une dérision ou un manteau cachant d'ignobles turpitudes, d'infâmes spéculations, aider notre société à s'asseoir sur des bases solides et aussi larges que possible, maintenir l'appel de tous les citoyens sans distinction au concours des places administratives, travailler à l'organisation du travail et particulièrement assurer à chaque homme selon son intelligence et sa vocation, ou en raison de sa faiblesse et de son manque d'intelligence ou d'instruction, une existence en rapport avec les besoins communs à chaque homme et avec ceux de sa famille, aider de tout notre pouvoir la propagande intellectuelle et sociale et soutenir de notre sang le maintien de la République, telle progressiste et avancée qu'elle soit appelée à devenir, voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par la publication de cette feuille, si nos forces ne viennent pas se briser devant les difficultés matérielles.

En inscrivant en tête de cette feuille le titre de LA MONTAGNE, Tribune de la fraternité pratique, notre désir est de montrer à tous que nous nous imposons une mission toute de paix, et que sans fiel et sans haine nous serons l'écho des besoins du peuple, mais qu'aussi nous aurons le courage de faire entendre aux oreilles de nos gouvernants parce qu'ils sont les élus du peuple, et aux riches parce qu'ils sont les élus de la fortune, le nombre des familles gisantes sur un grabat ou errantes sans asile attendant l'heure suprême dans les angoisses torturantes de la faim. Malgré les dons nombreux de nos frères, nous leur ferons entendre ces paroles pleines de fraternelle charité : « Donnez au pauvre, aidez votre semblable et il vous sera rendu au centuple. » Persuadés que notre voix ne sera pas perdue, nous leur ferons connaître franchement et sans arrière-pensée, parce que nous sommes et voulons être libres et indépendants, la situation réelle des classes des travailleurs, parce que nous les connaissons, parce que nous vivons au milieu d'elles.

Fortis de notre conscience et de la pureté de notre passé, nous marcherons droit devant nous, et tant que Dieu nous donnera des forces, dans la voie d'amour qui ramène au bercail les brebis égarées; mais sentinelles vigilantes de nos libertés, nous serions les premiers à crier aux armes si des méchants voulaient y porter

L'ÉVANGILE DU PEUPLE.

Révolutionnaires, enfants de Dieu, mes frères, vous qu'on humilie, vous qu'on outrage, vous qu'on dépouille, vous qu'on jette nus dans les prisons avec les prostituées et les forçats, vous que les hommes appellent devant leur tribunal comme des malfaiteurs, il faut bien que je vous relève au nom de Jésus-Christ, mon maître, et que je vous dise de sa part de bonnes paroles : « Vous êtes le sel de la terre ! » Vous avez quelquefois à la bouche des discours âcres et amers, mais vous êtes le sel, et si vous vous évanouissiez la société ne vous ayant plus pour la conserver ne serait que corruption et affadissement. « Vous êtes la lumière du monde. » On ne met pas la lumière sous un boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle luise aux yeux des hommes. Ne vous laissez donc pas éteindre ni étouffer par les gouvernements sous la compression du boisseau; luisez malgré eux et en dépit de tout sur le chandelier ! « Vous êtes une ville située sur une haute montagne. » Vous ne pouvez donc être cachés; les yeux des persécutés s'élèveront vers vous pour vous demander asile; les yeux des gouvernements s'élèveront vers vous pour vous assiéger. Soyez fermes et tenez bon, car la victoire, à la fin, demeurera de votre côté.

Écoutez maintenant les conseils que le grand agitateur Jésus m'a dit de vous communiquer; allez vers les brebis perdues de la nation; aux lieux où vous irez, prêchez que la société nouvelle est proche; rendez la santé aux malades de cœur, ressuscitez les morts civils, guérissez

ceux qui sont lépreux au moral, chassez l'esprit de servitude; vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement; ne possédez ni or ni argent, et ne portez aucune monnaie dans vos ceintures; votre pauvreté protestera contre les abus de la propriété. Quand vous vous mettrez en chemin, n'ayez ni sac, ni double habit, ni souliers, ni bâton, car celui qui travaille mérite d'être nourri. En quelque ville ou village que vous arriviez, informez-vous s'il y a quelqu'un qui soit digne de vous recevoir et demeurez chez lui tant que vous serez en ce lieu-là. En entrant dans la maison saluez en disant : La paix soit dans cette maison ! Que si quelqu'un refuse de vous recevoir ou d'écouter vos paroles, sortez de la maison ou de la ville et secouez même la poussière de vos pieds.

Je vous dis, en vérité, qu'au jour du grand jugement des peuples le pays de Sodome et de Gomorrhe ne sera pas si rigoureusement puni que cette ville-là. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, car vous n'avez d'autres armes que la parole et de la vérité, tandis que vous aurez affaire à des hommes armés et forts. Soyez donc prudents comme des serpents et simple comme des colombes. Gardez-vous des hommes, car ils vous livreront aux juges et vous mèneront devant les gouverneurs. Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre; car je vous dis, en vérité, que la délivrance du peuple viendra avant que vous ayez passé par toutes les villes du royaume.

une main sacrilège, et alors nous nous rappellerions ces désolantes paroles : « Séparons l'ivraie du bon grain ! »

AUGUSTE-P. LEGALLOIS,
Editeur propagandiste.

DÉCLARATION DE PRINCIPES.

Une profession de foi, c'est un lien pour celui qui la signe, c'est une bannière pour qui veut s'enrôler et combattre.

Ne craignons pas de nous engager à jamais, car notre principe est éternel; hommes du peuple, les seuls sur qui l'on puisse compter au jour du combat, venez à nous, si votre cause est la nôtre.

Nous sommes *républicains*, *républicains radicaux*. Hâtons-nous de le déclarer à haute voix, de l'imprimer en toutes lettres, car, encore quelques jours, et les Girondins amoindris l'emportant, et les *honnêtes modérés* triomphant, la prison n'aura pas de murs assez épais pour étouffer cette voix de la presse et la punir de son audace *montagnarde* et prématurée.

Voilà notre profession de foi; voici maintenant le principe sur lequel elle repose, tirons-en hardiment toutes les conséquences, quelles qu'elles soient, subvertices ou consolidantes, car on ne compose pas avec les principes: s'ils sont saints et sacrés, les conséquences en sont saintes et sacrées.

PRINCIPE. . . . L'homme est né pour vivre, pour vivre en société.
CONSÉQUENCE. { Conséquemment, il a droit à tout ce qui est pour lui, condition indispensable d'existence.

Droits politiques et sociaux.

Il a droit à la

LIBERTÉ; car pour vivre dans toute l'acception de l'idée, il lui faut l'entier développement de toutes ses facultés physiques, intellectuelles et morales;

Il a droit au

TRAVAIL, condition indispensable d'existence matérielle;

Il a droit à l'

ÉGALITÉ, règle suprême de la Liberté, mesure des droits au Travail.

Mais ces droits sont-ils revêtus de caractères indélébiles auxquels on puisse les reconnaître à jamais? Oui, car ils sont dits, et avec raison :

Caractères distinctifs de ces droits.

NATURELS, puis qu'ils sont pour chacun de nous une condition d'être; **IMPREScriptIBLES**, puisqu'il ne peut dépendre d'une volonté particulière de les octroyer, de les limiter ou de les révoquer;

ABSOLUS, car dans une société bien organisée personne ne peut souffrir de la Liberté, du Travail, de l'Égalité d'un autre;

SACRÉ; car, si l'individu n'a pas droit sur sa propre existence, comment la société aurait-elle droit sur les éléments constitutifs de cette vie qu'elle n'a pas donnée à l'homme.

Désormais donc, plus d'hésitation, plus de restriction, plus d'ambiguïté; il nous faut : *Liberté absolue*, *Travail à tout prix*, *Egalité* sans distinction perfide du droit et du fait.

Désormais donc l'orage peut gronder, nous avons un phare pour éclairer notre route, un phare inextinguible, car c'est au-dessus des efforts humains qu'est suspendu son foyer de lumière. A nous, hommes du peuple, hommes de bonne volonté, rameurs infatigables, à nous vos bras et vos conseils. A nous tous ceux qui ne croient plus que promettre c'est tenir, que généraliser c'est constituer, que déclamer c'est sentir, que parler c'est agir.

Et maintenant à ceux qui nous demanderont ce que nous sommes, si communistes, égalitaires, fouriéristes, babouvistes ou politiques, nous répondrons : Nous sommes tout cela et rien de tout cela; nous voulons *Liberté*, *Travail*, *Egalité*; nous acceptons tout ce qui y concourt, nous rejetons tout ce qui s'en éloigne. Au nom du principe sacré de la majorité, véritable critérium de certitude pour tout ce qui est de senti-

Ne vous offensez pas des paroles qu'on vous adressera ni des discours qu'on tiendra sur votre compte : « puisqu'ils ont nommé le Père de » famille Beelzébut, » à plus forte raison vous insultent-ils, vous les disciples et les continuateurs du Christ. Dites en plein jour ce que vous avez appris dans les ténèbres, et prêchez au haut des maisons ce que l'Evangile vous disait jusqu'ici à l'oreille.

Ne craignez point ceux qui peuvent vous faire mourir : ces gens-là ne peuvent tuer que votre corps, mais ils n'ont aucun pouvoir sur votre âme; l'esprit restera pour réclamer, pour protester et pour crier vengeance! Craignez plutôt cet esprit de servitude qui peut tuer l'esprit et le corps en les jetant l'un et l'autre dans l'enfer de l'ignorance et de l'abrutissement. Voilà les avis du Christ, je les crois bons, ce sont ceux qu'il donnait aux apôtres; ces premiers révolutionnaires ont commencé par la propagande et la prédication une grande mission de délivrance que nous sommes appelés à terminer. Allons donc comme eux, allons pieds nus, sans bâton et sans argent, allons en missionnaires de la liberté. Allons annoncer aux peuples, par la parole, par la presse et par l'exemple, que le grand jour est proche et qu'il faut se tenir prêt, car il luira subitement comme l'éclair, car il viendra au moment où l'on s'y attend le moins, comme un voleur.

ment; au nom de la perfectibilité de l'esprit humain, nous n'avons pas le droit d'imposer un système qui serait aujourd'hui un progrès, dans quelques jours une barrière. La nature ne systématise pas son évolution; fraction imperceptible dans l'humanité qui marche et demain va nous emporter dans son tourbillon éternel, nous n'avons pas la prétention d'en fixer à jamais le mouvement, mais d'y concourir en nous aidant de tout ce qui s'offre sur notre route.

ALFRED BOUGEART,
L'un des rédacteurs.

LES PARTIS.

Avril 1848.

Pour quiconque ne veut pas s'abuser, le calme plat n'est qu'apparent. Hier c'était la crise, aujourd'hui la torpeur, demain que sera-ce? Il n'y a que les lâches et les sots qui croient éviter le danger en détournant la tête. Plongez intrépidement le regard au fond de cet océan populaire, et vous y verrez des courants qui se croisent en tous sens, se heurtent, enflent leurs vagues, et montent, montent en mugissant, et demain peut-être vont inonder la plage. Qu'importe que sur cette plage on sème des fleurs, on rédige des chants de triomphe, on simule la confiance à l'avenir inconnu. Gouvernants d'un jour, vos apprêts de fête nous décèlent vos craintes; vous souriez, vous avez peur. Hommes de peu de foi, artistes en décorations, pour crier fraternité vous armez deux cent mille hommes, et ces milliers de baïonnettes, rayonnant le carnage, s'épouvaient entre elles par leur nombre; et pour conjurer le meurtre, la lèvre tremblante, tous ces soldats en émoi répètent : Fraternité. Et pendant ce temps-là vous vous applaudissez, car vous avez gagné une heure de plus, votre ambition vaniteuse est satisfaite.

Qui donc y croit à la fraternité? sont-ce les exploités d'hier, vivant, au nom de la force et tout honteux d'un pain qu'ils ne gagnent pas, qu'ils n'auront plus demain? sont-ce les exploitants, gente rapace à l'instinct d'hyène flairant de loin le socialisme qui veut reprendre sa proie?

Qui donc y croit à la fraternité? personne. Plus d'illusion, la fraternité n'est qu'un mot de passe dans l'armistice; il n'y a que des partis.

Il y a les républicains de la veille et les républicains du lendemain; c'est-à-dire les hommes de combat et les hommes de peur, les gens de foi et de dévouement, les gens de doute et d'égoïsme, ceux-là en petit nombre et toujours décimés par leur propre victoire, ceux-ci plus nombreux et se recrutant dans la défaite.

Donc, aujourd'hui comme il y a deux mois, deux camps bien marqués, et dans ces deux camps que de nuances!

Parmi les républicains de la veille, il y a les hommes d'action et les hommes d'écrits; les républicains par le cœur et les républicains par la tête; ceux qui, sous les prisons, ont souffert pour la République, et ceux qui, dans une monarchie, ont trouvé le moyen de vivre de la République; ceux-ci haïssant ceux-là comme on hait un reproche vivant; l'épée dédaignant la plume peut-être par une envie coupable.

Ce n'est pas tout encore.

Parmi les républicains du lendemain, il y a les tarés et les peureux; ceux-là sans Dieu, sans honneur, sans foi; ceux-ci n'ayant du cœur que la place: les premiers ardents au lucre, l'œil impassible, le front sans pudeur, guesusant une place pour prix de forfaiture, crachant devant tout le monde au visage du roi d'hier, baisant les pieds du ministre d'aujourd'hui; les seconds, exemplaire éternel de la couardise à genoux, demandant à tous les regards ce que sa bouche doit crier.

Et maintenant sachez ce qui ne peut manquer d'advenir.

Encore quelques jours, et une alliance perfide se cimentera, au nom de l'égoïsme, entre deux fractions de ces deux camps. Les républicains de tête et les tarés se comprendront du regard; ils gagneront la chambre, ils jureront de sacrifier à leurs intérêts leurs ennemis mutuels, de faire les parts égales; ils essaieront de surprendre le peuple.

Mais le peuple, plus fort que tous les partis parce qu'il est un, secouera une fois encore ce reste de lie monarchique, et bientôt à l'Assemblée

LA JUSTICE DU PEUPLE-CHRIST.

Au nom de celui qui règne dans l'Eternité, la fin des temps prédits par le Christ est arrivée, et les peuples et les rois vont être jugés selon leurs œuvres.

Des bruits de guerre ont retenti par tout le monde. Les peuples se sont soulevés comme des flots, l'abîme des révolutions mugit comme une mer débordée et furieuse, et les hommes sèchent d'épouvante au bruit de son agitation.

Le soleil de la religion a pâli et s'est éteint derrière le voile sanglant dont la tyrannie l'a couvert. L'Eglise, qui en réfléchissait les rayons en les adoucissant pour les regards trop faibles, a défailli comme une lune éclipse. Les astres de l'intelligence sont tombés du ciel sur la terre, et les anges et les saints, balayés par un mystérieux orage, se sont laissés choir comme une pluie d'étoiles mourantes.

Eh bien, vous que le Christ appelait autour de lui, esclaves, hommes du peuple, pauvres, publicains et proscrits, triomphez et levez la tête, car voici les signes que le maître vous a promis, et votre délivrance est proche!

Jésus, rejeté par les juifs, est mort sur la croix pour les nations que les juifs maudissaient, et les juifs eux-mêmes ont été maudits.

Pierre a été l'apôtre des juifs, et il a fondé une synagogue transitoire pour unir le judaïsme passé au catholicisme futur.

Mais Pierre était disciple du Christ, et comme tel il devait être pros-

naionale, décalque sans couleur d'un girondinisme suranné, succédera, pour triompher à jamais, une convention socialiste.

ALFRED BOUGEART.

Etat des Préjugés et de l'Opinion publique.

ORGANISATION DU TRAVAIL.

POSITION RÉELLE DE LA QUESTION.

(A propos des projets de Louis Blanc et des appels de Proudhon pour les échanges de produits ; à propos des plans fouriéristes, d'armée agricole ou d'associations en commandite.)

La question du travail est la question de la société entière. L'aristocratie, chargée jadis d'organiser le travail national, politique, collectif, familial et individuel, a fait son œuvre. Et cette œuvre, décorée des plus beaux noms, flanquée des plus belles volontés, a fini par constituer la science de Cain tuant Abel.

Tout ce qui s'agitait dans une énergie vigoureuse, mais âpre et barbare, repoussait avec dédain les natures pensantes, sentantes et méditatives ; dès lors que l'injustice avait sacrifié quelque chose de l'humanité, elle devait sacrifier encore davantage ; aussi, et lorsque l'activité vint au service des opprimés, ils furent impitoyablement frappés.

Quand l'activité intellectuelle naquit, le corps aristocratique voulut absorber toute pensée. Ce corps comprenait que les idées étaient une puissance réelle ; mais peu à peu, comme il ne sut plus tirer de fruit ni du passé, ni du présent, il ne crut plus à l'utilité des pensées à venir, et il nia le besoin, la nécessité, l'utilité du progrès ; il étouffa toute innovation, et il menaça toute parole rénovatrice.

Seulement, chaque fois que sa compression avait assez annulé la force morale des initiateurs du monde, l'aristocratie se prenait à réfléchir sur les idées mortes, sur les lettres mortes qui restaient dans le domaine public, et elle s'apercevait qu'ils devenaient des moyens nouveaux d'exploitation ; alors elle s'en emparait pour dominer la partie grossière des peuples, sous les erreurs et les sophismes de l'activité intellectuelle dépourvue de la lumière, de l'esprit, de la chaleur aimante aussi bien que la grandeur d'âme ! C'est ainsi que le mal s'est perpétué sous différentes formes jusqu'à nos jours.

Mais que serait donc une poignée d'exploiteurs s'ils se trouvaient dans les masses et des esclaves, et des élèves, et des victimes faciles et des indifférents ?

Les idées sont la richesse de la vie et la force révolutionnaire. Les prostituer à une individualité ou à une collection d'individualités façonnées à l'image de l'aristocratie, c'est tomber dans la pire de toutes les tyrannies, sous les tyrannies fédéralistes, sous les tyrannies illimitées, sous les antagonismes de corps, sous les antagonismes collectifs en apparence et tout individualistes au fond, et disons plutôt des intérêts séparés que des intérêts entremêlés, tous opposés les uns aux autres, et opposant tous un obstacle fatal au travail d'unification humaine.

L'intérêt commun, c'est l'intérêt universel.

Nous avons proclamé, il y a longtemps, la république des lettres, des sciences, des arts, de l'industrie et du progrès.

Mais république unitaire et non fédéraliste.

Mais unité libérale, et non unité jésuitique ; puissance française, et non puissance anglo-cosaque.

Et c'est pour cette puissance que nous demandions à la politique de se taire, et à la révolution de proclamer de nouveau : liberté, liberté, liberté publique, c'est-à-dire latitude légale, et protection morale dans la latitude légale.

Aux socialistes, nous disions au contraire : Liberté appliqué dans la voie de la certitude et du progrès de l'unité positive vers l'universalité de la science et du génie.

Au lieu de cela, chacun a fait son opinion, sa secte, sa cotterie, sa spéculation théorique, son journal, son association et sa spéculation industrielle ; aussi, la patrie a été déchirée, flétrie, exploitée, affaiblie par ce qui devait constituer sa force et son salut ; et le peuple a été entraîné dans cette voie funeste par ceux en qui il avait confiance, et qui n'ont su encore que le faire tomber de Charybde en Scylla. C'est une nouvelle édition d'un esprit bourgeois sur le terrain révolutionnaire et philosophique ; c'est un malheur de plus, qu'on y prenne garde. — La réaction rit de notre petitesse d'action et de vue ; elle lui a servi pour arrêter la victoire révolutionnaire et libératrice dans sa marche triomphante.

crit et crucifié par la seconde synagogue, fille de la première.

Et le peuple l'a accusé aussi, lui, de conspirer contre César.

Il avait renié son maître et il avait souillé sa main des œuvres de l'épée : l'épée s'est tournée contre lui et le monde l'a renié.

Un peuple exterminateur l'a poursuivi dans Rome, et lorsqu'il s'enfuyait comme autrefois proscrit et pèlerin, il rencontra la pâle apparition du crucifix qui lui dit : Retourne à Rome, car j'y dois mourir une seconde fois.

Et Pierre revint à Rome ; et là les antechrist du Nord lui ont lié les mains et l'ont conduit où il ne voulait pas aller.

Et ils l'ont cloué comme Jésus sur une croix ; mais sur une croix renversée.

Au temps où les maîtres du monde renversaient les croix, une croix se montra dans le ciel debout et rayonnante.

Et il y a quinze ans, lorsque des prêtres protégés par les puissances de la terre s'efforçaient d'élever des croix, une croix fut vue dans le ciel, pâle, renversée et environnée de ténèbres.

C'est Dieu qui édifie et c'est aussi Dieu qui détruit. C'est pourquoi tenez-vous prêts, car la figure de ce monde passe, et bientôt il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle.

I.

La magnifique prophétie de saint Jean sort lumineuse et foudroyante de l'obscurité qui l'a enveloppée pendant dix-huit siècles.

Comme l'aristocratie, nulle association n'évoque la comparaison des pensées, l'unité du sentiment, le progrès de la raison véritable ; combinaison d'intérêt, ensevelissement dans la matière, esclavage et dépendance de ce qui ne doit être que l'objet de l'activité vivante, juste et savante. Voilà ce que nous voyons partout.

Nous protestons donc contre toute association industrielle, contre tout plan de travail, contre tout plan de commerce, contre toute entreprise littéraire, artistique, administrative et politique faite avant la constitution réelle de la force socialisatrice française ; car cette force seule fera l'unité pour l'universalité vivante. Tout le reste crée une société de cadavres jésuitiques dominant l'universalité des hommes, étouffant le libre progrès du travailleur, et tombant en fin de compte dans l'anarchie bourgeoise, dernière expression de sa science fausse et de son impuissance radicale ; or, quand la vérité a paru quelque part, la perpétuité de l'erreur est un crime dont les peuples sont rudement punis !

17 Mars 1848.

LE BANQUET DU PEUPLE,

COMMUNION RÉPUBLICAINE.

Ayez le pain de l'âme, « l'amour, »
Le pain du corps vous sera donné.

Ils avaient dit : Combien sont-ils ?

Le soleil s'est levé, le soleil s'est couché, — ils nous comptaient encore.

De la sixième heure du matin à la sixième heure du soir la colonne sacrée s'est déroulée, immense dans sa force, sainte dans son recueillement, infinie dans son amour, au cri de : VIVE LA RÉPUBLIQUE !

C'est que le 17 mars est le jour du couronnement :

Le peuple souverain s'est sacré et couronné en prenant possession de sa capitale !... Le triomphe après la victoire ; spectacle unique dans les fastes des nations !

Paris était trop petit... C'était le miracle de la multiplication des hommes !

Hommes de peu de foi, vous n'aviez donc pas senti que la Révolution de février est plus qu'humaine, plus qu'héroïque ? Elle est divine !...

Fille du saint Esprit (l'esprit d'amour), la République est descendue du ciel pour transfigurer la terre.

A son nom seul, entendez-vous les trônes qui s'écroulent ?...

Devant ce souffle du peuple où le doigt de Dieu flamboie, THOMAS, tu as douté et dit : Je ne la vois pas. — Tu ne la vois pas ? Regarde !

Voici le 17 mars qui passe ! Touche-la, et ne doute plus.

Cela est pour les yeux de ton corps ; —

Maintenant ceci pour les yeux de ton âme :

Le peuple était debout depuis douze heures. Épuisés de fatigue, nous avions faim.

L'un de nous prit un pain, le brisa et dit :

« Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous ! »

Cette parole était parole de vie.

Le pain d'amour passa de main en main ;

Chaque Frère répétait avec foi :

« Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous ! »

Et notre corps et notre âme furent rassasiés.

Et nos bras se tendirent, nos cœurs étaient un seul cœur, nos âmes une seule âme ; chaque frère embrassa dans son frère NOS FRÈRES LES PEUPLES.

Puis, transfigurés dans cet océan d'amour, nous nous séparâmes au cri de régénération : VIVE LA RÉPUBLIQUE !... pour aller chacun reprendre notre tâche...

Ainsi fut le banquet du peuple, la communion républicaine, la fête des corps et des âmes.

Qu'à cette heure suprême, celui qui mange, à chaque repas, dise du fond du cœur :

« Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous ! »

Au nom et par les gloires, au nom et par les sueurs, au nom et par les larmes, au nom et par le sang du peuple français, le CHRIST-PEUPLE AUX PEUPLES :

Liberté, Égalité, Fraternité,

Solidarité,

Unité,

SOUVERAINETÉ !

(LE MAPAH).

Saint Jean était l'apôtre de l'amour, et il porte pour symbole l'aigle de l'intelligence et de la liberté.

Dépositaire intime des secrets du Sauveur du monde, c'est lui qui reposa sa tête affligée sur cette poitrine que les angoisses allaient briser et que la lance devait ouvrir.

Seul peut-être il comprit dans toute sa profonde simplicité le mystère de la Cène, lorsque Jésus invita tous les hommes à partager dans un banquet fraternel le pain qui nourrit et le vin qui fortifie.

Jésus, en instituant ce signe de l'égalité, ébranlait la vieille société de fond en comble. C'était là le sublime résumé de sa doctrine, et cette doctrine, trop bien comprise par l'instinct haineux des puissants, allait coûter la vie à son auteur.

Prenez et mangez-en tous, dit Jésus, ceci est ma chair. Buvez-en tous, c'est mon sang que je vais répandre pour vous.

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, ajouta le Sauveur ; mais maintenant vous ne pourriez les supporter.

Et parmi les douze, un seul comprit le silence du maître. C'était le jeune fils de Zébédée, le beau et virginal disciple qui se penchait en pleurant vers le cœur de Jésus.

Car ce jeune homme si aimant et si doux avait les ailes d'un aigle pour s'élever au ciel par la pensée.

Et lorsqu'il en redescendait vers le monde, Jésus lui-même l'admirait et l'appelait fils du Tonnerre.

« Le peuple est le souverain : le gouvernement est son ouvrage et sa propriété ; les fonctionnaires publics sont ses commis. »

« Le peuple peut, quand il lui plaît, changer son gouvernement et revendiquer ses mandataires. » (Art. 14, Déclaration des Droits de l'Homme).

Et alors le jugement du peuple sera le jugement de Dieu.
Droit d'élection, droit de révocation : l'un est le principe, l'autre la conséquence.

« De tous les tyrans, la pire espèce est celle qui se fait un marche-pied de la démocratie. En général, ce sont des hommes flétris qui veulent faire prévaloir leurs individualités grossières sur les droits les plus sacrés. »

Ayant procuré à M. Considérant et à son journal la *Démocratie pacifique*, très-pacifique, plusieurs articles et ouvrages, qui font présentement, comme par le passé, honneur à sa librairie et à son journal, plus politique qu'humanitaire; nous nous étions cru dans notre droit en prenant le nom de M. Considérant, pensant lui conserver, par notre tribune de la *Montagne*, une valeur que nous lui avons attribuée pendant trop longtemps : mais il a pris soin de nous désabuser lui-même, comme on pourra le voir par la lettre qu'il vient de nous adresser, à nous qui avons publié, il y a deux ans, un petit volume intitulé : *Dion-gène aux élections*, tendant à le faire nommer comme étant socialiste ! à nous qui nous sommes fait gratuitement le colporteur et le commis de sa librairie et de son journal, et qui, joint aux *Trois Malfaiteurs* et à la *Dernière Incarnation*, que nous lui avons portée dans son journal et dans sa boutique de librairie, l'avons appuyé de toute la puissance que possédaient les faibles qui ont du cœur et sont toujours reniés par les forts après la victoire ! à nous enfin qui, dans le livre *L'Union ouvrière*, de Flora Tristan, l'avons proposé comme étant l'homme le plus capable de défendre les intérêts du peuple, ainsi que dans *L'Evangile de la Patrie*. Ajoutons que nous avons propagé, défendu et fait accepter sa candidature au club la *Montagne*, dont nous étions le président fondateur, malgré les hostilités du citoyen Constant, et que, de plus, sous l'avons mis sur la liste de nos candidats, que nous avons publiée à nos frais et répandue dans le carré Saint-Martin, où on nous aime à cause de notre dévouement dans les journées du 23 et du 24 février, plus qu'on aime M. Considérant dans son école, si nous en croyons les brochures du citoyen Jean Journet, que nous publierons, véritable apôtre du grand Fourier, et qui, sans *minimum* aucun, répand partout les doctrines de son maître avec un dévouement sublime, et ne laisse pas entre les mains des misérables étouffeurs ceux-là qui prennent fait et cause pour lui.

A M. le Rédacteur de LA MONTAGNE DE LA FRATERNITÉ, rue Aumaire, 13 bis.
Paris, 6 mai 1848.

Monsieur,

Vous inscrivez, en tête de votre journal, sans mon autorisation, que vous ne m'avez pas même demandée, et que je ne vous aurais pas donnée, mon nom parmi ceux des prétendus rédacteurs de votre feuille.

Je vous prie, et au besoin vous requiers, de le rayer immédiatement et d'insérer la présente lettre comme protestation contre votre procédé.

V. CONSIDÉRANT,
Représentant.

Voici ce qu'écrivait l'*Esprit public* au sujet d'un banquet donné à la mémoire de Fourier.

« Il a été prononcé plusieurs toasts à l'occasion du neuvième anniversaire de la naissance de Fourier. Plus de 800 personnes s'y trouvaient réunies. Le premier a été porté à Fourier; le second à M. Victor Considérant, par M. Auguste Legallois, qui était assez simple pour croire en son dévouement. »

« Messieurs, ou plutôt mes frères, »
Lorsque les premiers chrétiens se réunissaient pour faire les agapes, ils buvaient et mangeaient en l'honneur du Christ, leur maître; puis immédiatement après ils buvaient et mangeaient en l'honneur de celui d'entre eux qui leur avait révélé le premier leur divin maître; buvons donc, amis et frères, en l'honneur de celui d'entre nous qui nous a révélé le divin Fourier, à Victor Considérant, qui fut son premier disciple et de plus son heureux compatriote. »

La conduite de M. V. Considérant fut inexplicable, et par son silence qui faillit nous coûter la vie aussi misérable que Cantagrel, son factotum, l'exécuteur de ses mauvaises actions, tous deux exploités et étouffés du grand Fourier. Cantagrel, par exemple, le beau poseur, démocrate

Or, Jean était prophète parce qu'il avait compris l'Evangile, et que dans l'Evangile est l'avenir du monde.

II.

Heureux celui qui lit et qui entend les paroles de cette prophétie, et qui garde en lui-même les choses qui y sont écrites, car le temps est proche. (Chap. 1 et 3.)

L'aigle de Pathmos, en criant ces paroles, s'élançait dans l'avenir jusqu'au siècle où nous vivons, et sans doute il contemplait le temps d'une si sublime hauteur que deux mille ans lui semblaient à peine deux jours.

C'est au nom de Jésus-Christ l'homme du peuple, l'homme crucifié, qu'il proclame le maître des rois de la terre et dont le sang absout tous les coupables, c'est au nom de celui que les prêtres et les rois ont trouvé digne de mort, qu'il proclame tous les chrétiens prêtres et rois d'un nouveau monde et qu'il condamne la vieille société à mort.

Or, du temps même de saint Jean l'exécution de cet arrêt avait déjà commencé, et nous sommes appelés peut-être à la consommer.

Poète inspiré, le voyant de la loi nouvelle chante sur un mode tantôt céleste, tantôt infernal, mais toujours grandiose et terrible,

L'hymne funèbre de toutes les vaines grandeurs et de toutes les injustes puissances que le souffle de la parole sainte va balayer dans le tombeau.

Son poème est un cantique triomphal pour Jésus, le Sauveur du peu-

superbe, gant blanc à la manière de Marino-Faliero, qui veut un peuple, mais qui n'en veut pas être autrement que pour l'outrager, digne sous tous les rapports de son ami le fourbe ou pacha Bergeron, et plus digne encore du banquet, exploitateur effronté des idées démocratiques, de Pagnerre, en un mot, la peste de la République, que nous, enfants, frères et amis du peuple, que nous venons de ressusciter pour sauver le monde souffrant, et non pour tripler la fortune de Pagnerre, qui nous accusait d'être payé par la police il y a dix ans, pour publier l'*Evangile du Peuple*, qui nous envoyait en prison, parce que lui, Pagnerre, était et est un zéro chiffré par Cormenin et Lamennais, etc., et depuis par la République. Quand au dire de l'ami du peuple, Raspail, l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, M. Lamennais enfin, pour lequel nous sommes plein d'admiration depuis que nous le connaissons, était la semaine dernière dans sa chambre manquant de tout, mourant de faim et d'amour pour l'humanité.

Les victoires que les peuples viennent de remporter contre les rois ont anéanti les traités de 1815. Il faut que le lion de Waterloo qui a été élevé en témoignage de notre défaite soit renversé. Si les Belges ne prennent pas l'initiative de cette mesure, il faut que le gouvernement provisoire les y contraigne. Il n'y a pas de ménagement à garder avec la Belgique. L'Angleterre garde ce pays comme un pied à terre sur le continent; c'est une sorte de territoire neutre qui servirait de point de ralliement aux ennemis de la France. Il faut que la Belgique s'unisse intimement à nous ou qu'elle cesse d'exister. La meilleure preuve qu'elle puisse nous donner qu'elle ne fournira pas aux rois le moyen de nous attaquer, c'est de détruire elle-même le monument élevé par la sainte alliance après notre défaite à quelques heures de nos frontières. Une adresse à cet effet sera envoyée au peuple belge; et s'il n'y a pas égard, une pétition sera adressée à la Convention nationale pour l'engager à négocier d'abord avec la Belgique, et si les négociations sont inutiles, à agir directement contre les Belges.

AUGUSTE P. LEGALLOIS,
Editeur de l'*Evangile du Peuple* et de la *Bible de la Liberté*.

IMMINENCE DE LA GUERRE ÉTRANGÈRE.

Le Nord nous menace; l'Angleterre arme à grands frais; Louis-Philippe jette en France des flots d'or pour organiser la guerre civile; on voit ses agents partout déclamer contre les clubs, les socialistes et contre la République elle-même. Notre police ne les voit pas; M. de Lamartine ne les entend pas; attendons que l'*Assemblée nationale* (pas le journal au moins) s'en aperçoive; si elle est française, ils rentreront dans l'ombre, et les Français se donneront la main pour faire face à l'ennemi.

La France pouvait rendre d'un geste la liberté à tous les peuples opprimés. Lamartine s'est trouvé là pour leur dire comme Louis-Philippe : « Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez; moi, je cherche à tirer d'affaire les hommes d'affaires. » Patience ! nous verrons comment le successeur de Louis-Philippe se tirera du compte qu'il aura un jour à rendre aux peuples abandonnés. Nous recevons de Berlin des lettres de patriotes qui s'écrient avec l'accent du désespoir : « La politique de Lamartine déshonore la France. Elle nous laisse égorger. Cracovie est bombardée; Varsovie est à la veille de l'être; la police enlève toutes les armes, jusqu'aux couteaux. »

Nous engageons tous nos Frères et Amis à nous venir immédiatement en aide par tous les moyens possible en vertu du suprême effort que nous faisons pour faire triompher la doctrine de la Fraternité; nous espérons que tous les hommes de cœurs, de toutes les opinions avancées se joindront à nous, de près ou de loin, pour faire cause commune et faire triompher définitivement, et le bonheur pour tous, la République dans tout ce qu'elle a d'évangélique et de divin.

AUGUSTE-PIERRE LEGALLOIS (de Perrier),
Editeur propagandiste, condamné politique à plusieurs reprises, éditeur de l'*Evangile du Peuple*, de la *Bible de la Liberté*, (dix mois de prison), de l'*Union Ouvrière-Emancipation de la femme*, et de la *Voie de la famine* (deux ans de prison), etc., etc., etc., fondateur de la Revue la *Vérité*, du *Représentant du Peuple*, du *Club de la Montagne*, et secrétaire du *Club des Jacobins*.

Le Fondateur-Directeur, AGG.-P. LEGALLOIS, éditeur propagandiste.

Imprimerie Dondy-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ple, et une imprécation formidable contre les vices du monde qui sont les dieux des rois; une suite de sombres tableaux où, sur les ténèbres de l'Enfer et les vapeurs rougeâtres d'un monde incendié, se reflète majestueusement la gloire du ciel prête à descendre sur la terre régénérée.

Maintenant que le peuple comprendra l'Evangile, maintenant qu'il écrit sur sa bannière sainte : Liberté, Egalité, Fraternité, l'Apocalypse ne doit plus être pour lui un livre absurde et ténébreux, mais un sublime cri de victoire poussé dans l'exil par un apôtre de l'égalité dix-huit cents ans avant la grande et dernière lutte qui va s'engager entre les peuples et leurs oppresseurs.

Je présenterai une simple analyse de ce poème humanitaire, et l'on sourira sans doute de pitié des explications qui en ont été faites pendant si longtemps par des hommes qui avaient intérêt à ne pas le comprendre.

Ce ne sera pas moi qui l'expliquerai : peut-être même ne serai-je pas le premier qui inviterai le peuple à le lire et à le comprendre, Car l'esprit de la liberté est un esprit d'intelligence et d'amour.

Or l'intelligence et l'amour réunissent tout cet esprit de vérité qui doit tout enseigner aux hommes.

Et le temps de la manifestation de l'esprit et de la troisième révélation est arrivé.

(La suite prochainement.)